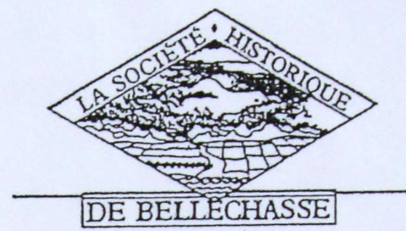


AU FIL DES ANS



Bulletin de la Société historique de Bellechasse. C.P. 96, Saint-Lazare (Qc), GOR 3J0
Vol. 9 No 4 En kiosque : 3,50 \$

Automne 1997

*Présence
amérindienne
en
Bellechasse*



Ruelland, Ludger, **Paul Picard**, Fusain sur papier, 71,4 X 56,4 cm., Musée du Québec, 59.05, photographe ; Patrick Alman.

TABLE DES MATIÈRES

Mot de la rédaction	
Nouvelles de la SHB	
Paul Picard	
Des festivités mémorables	
Bellechasse tiré de l'oubli: automne 1947	109
Les Abénakis	
Charles Gill, peintre et poète lyrique associé aux Abénakis	117
Présence amérindienne en Bellechasse	119
Arpenteurs et Indiens	122
Regard sur l'Amérindien	125
Conte - Les Indiens	130
Son chien lui sauve la vie	132
Coup d'oeil sur les revues	133

***** **Mot de la rédaction** *****

Assurément, elles ont été belles ces festivités qui ont *marqué* le 325^e anniversaire des seigneuries de Vincennes, La Durantaye et Beaumont ainsi que le 250^e anniversaire du moulin du Petit Canton les 2 et 3 août dernier. Nos félicitations au comité organisateur. La Société historique de Bellechasse a prouvé, une fois de plus, qu'elle est devenue un partenaire majeur en matière de promotion touristique régionale.

Ces grandes retrouvailles deviennent souvent le *moment* privilégié pour revoir quelques-uns de nos membres les plus fidèles, qui supportent notre action bénévole depuis plus de dix ans. Des échanges stimulants qui nous encouragent parfois à explorer de nouvelles avenues. Comme je faisais part à l'un des pionniers de la première heure de mon intention de produire bientôt un bulletin thématique consacré à la présence amérindienne en Bellechasse, il me dit spontanément: « Je suis de descendance malécite. » C'était là une autre indication qui me laissait croire que ce projet que je caressais depuis quelques années allait éventuellement engendrer un numéro d'une excellente cuvée.

Avec l'Amérindien, le Québécois partage une toponymie riche et vivante, le goût des grands espaces, de la nature... et de la chasse. C'est ainsi que le texte que nous présente monsieur Roger Patry, et qui aurait pu tout aussi bien s'intituler *Légende d'automne*, complète avec pertinence notre dossier thématique.

En terminant, je veux remercier et féliciter monsieur Yves Turgeon, qui m'a demandé de prendre la relève de votre bulletin d'histoire, pour l'excellence de son travail. Monsieur Turgeon a fait franchir à *Au fil des ans* une autre étape importante de son évolution, notamment par la qualité de la présentation graphique et artistique. Monsieur Turgeon a également signé plusieurs excellents articles. Il nous reste à espérer que monsieur Turgeon trouvera le temps, au **fil** des ans, de demeurer un de nos précieux collaborateurs.

=== *Au fil des ans* ===*Automne 1997* ===***Nouvelles de la SHB***

par Léopold Duquette

Nouveaux membres individuels

0396- Anne-Marie Corriveau, Saint-Vallier
 0397- Isabelle Duchaine, Shawinigan
 0398- Nicolas Boulanger, Saint-Michel
 0401- Geneviève Fradette, Saint-Lazare
 0402- Jeannine Shannon, Winnipeg

Nouveaux membres corporatifs

0403- Comité du patrimoine Saint-Magloire

Nouveaux membres « famille »

0392- André Audet, Honfleur
 0393- Isabelle Roussy, Honfleur
 0394- Jacques Brochu, Beaumont
 0395- Martine Lagacé, Beaumont
 0399- Gaston Mercier, Saint-Vallier
 0400- Blanche Bélanger, Saint-Vallier

Saint-Magloire

Dons

0313- Père Marcel Dion, Beauport	35 \$
0016- Femand Breton, Lévis	50 \$
0318- Jean-Claude Guillemette, Lévis	50\$

Décès

M. Georges Bélanger de Saint-Charles, membre 0020 et Mme Nicole Garant Fradette de Saint-Lazare, membre 0208 - Nos sincères condoléances aux familles éprouvées.

Cotisations des membres et nouveaux membres

Les cotisations sont dues le 1er janvier 1998 et je profite de l'occasion pour vous en faire part. Depuis déjà deux ans que je suis responsable de la saisie des cotisations sur ordinateur, je me rends compte que plusieurs membres ne sont pas au courant que la cotisation est toujours due le de la nouvelle année. Je reçois des renouvellements 12 mois par année et laissez-moi vous dire que c'est un problème lorsqu'il s'agit de faire l'envoi des bulletins. Y aurait-il renouvellement? Est-ce que j'envoie un bulletin aux frais de la SHB? Quelle complication inutile. Si tous les membres payaient leur cotisation avant le 31 janvier, il n'y aurait plus de problème et même une économie pour votre société historique.

Lorsqu'il s'agit d'un nouveau membre, même s'il s'inscrit au mois de novembre, il reçoit toujours les bulletins qui ont été publiés durant l'année, alors sa cotisation devient donc renouvelable le 1er janvier de l'année suivante.

La SHB se porte très bien et est très fière de ses 400 membres.

Merci de votre compréhension et continuons de travailler ensemble pour les bonnes causes que vous connaissez tous.

=== *Au fil des ans* ===== *Automne 1997* ===

Paul Picard

Par André Beaudoin

Est-ce l'esprit du Grand Manitou? Est-ce l'influence de ce *bel* automne indien que nous avons connu au cours des dernières semaines ou, plus prosaïquement, est-ce la synergie d'une équipe de rédaction qui s'est impliquée avec une belle motivation dans la production de ce bulletin thématique, toujours est-il que ce 33e numéro d'*Au fil des ans* a été ponctué d'heureux hasards qui n'ont pu qu'en améliorer la qualité.

C'est ainsi qu'au mois de septembre, un beau dimanche après-midi, lors d'une visite au Musée de Québec, tout à fait par hasard, avec ma compagne, j'ai fait la découverte de ce portrait d'un vieux chef indien qui figure sur notre page couverture. Et ce qui devenait encore plus intéressant pour notre approche thématique (la présence amérindienne en Bellechasse) c'est que Ruelland semble s'être inspiré d'un personnage de Saint-Michel-de-Bellechasse.

Mais qui est ce Paul Picard? On sait que les Picard constituent une famille assez représentative de Bellechasse. Cependant, je dois avouer que les modestes recherches effectuées à ce jour ne nous permettent pas d'en savoir davantage sur notre héros.

Par un autre heureux hasard, toutefois, au cours d'une conversation téléphonique, le président de notre société d'histoire allait nous mettre sur une piste qui, éventuellement, permettra peut-être d'éclairer cet énigme. Dans un petit livre écrit en 1874, par A.N. Montpetit (Colonie française de Metgermette) que m'a prêté monsieur Caron, il est fait mention d'un certain Paul Picard de la Jeune Lorette. Peut-être s'agit-il de notre homme. La prudence est de mise cependant, car il y eut probablement plusieurs Paul Picard.

La courte anecdote que relate Montpetit autour de ce Paul Picard, chef huron, est par ailleurs intéressante et confirme les écrits de l'abbé Roy, relatifs à la présence de chasseurs hurons sur le territoire de Bellechasse à une époque pas encore si lointaine (fm du XIXe siècle).

Merci encore une fois à tous les collaborateurs qui ont si bien répondu à l'appel. En terminant, je formule le vœu que la belle anecdote que nous relate Yves Turgeon, dans le cadre de cette thématique (p. 125), guide, en 1998, l'action de tout homme de bonne volonté de notre beau coin de pays.

Joyeux Noël

Bonne année!



Le seigneur de Vincennes et son épouse

=== Au fil des ans ===

Automne 1997 ===

Des festivités mémorables

Par Fernand Hélie dit Breton

Le samedi 2 août 1997, 325 ans après la création, en 1672, des seigneuries de La Durantaye, de Beaumont et de Vincennes, un magnifique voilier, toutes voiles déployées, se dirigea vers la rade de la marina de Saint-Michel de Bellechasse.

À 13 h, trente-cinq soldats de la Compagnie Franche de la Marine (XVII^e siècle), tirèrent quelques salves de mousquets pour alerter la population. Celle-ci accourut pour accueillir, émerveillée, l'arrivée de l'intendant Jean Talon et des trois seigneurs: Olivier Morel de La Durantaye, Charles Couillard de Beaumont et François Bissot de Vincennes.



Arrivée de l'intendant Jean Talon et des trois seigneurs

=== *Au fil des ans*

Automne 1997 ===

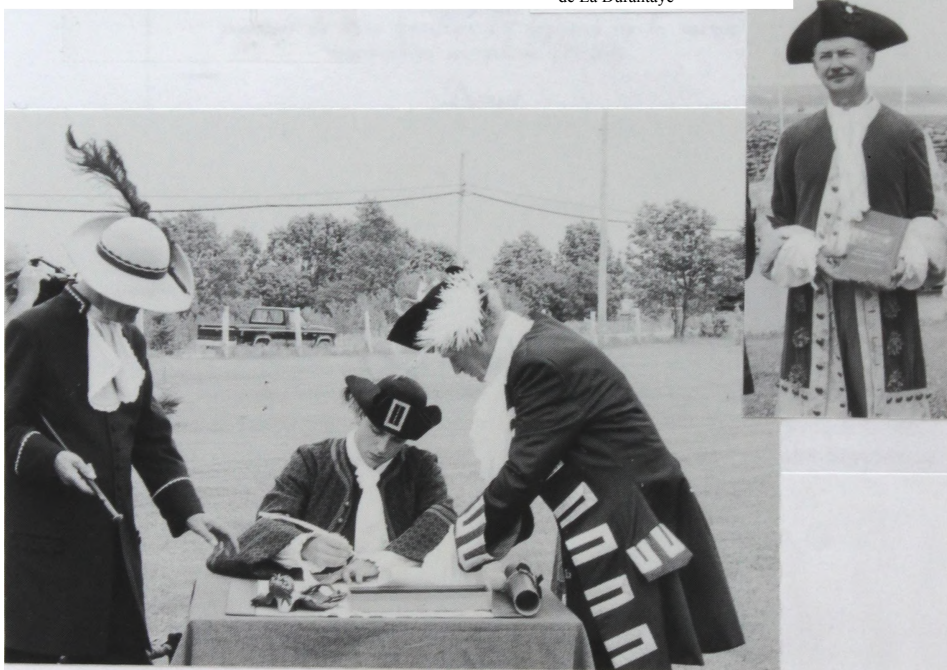
Après le *mot de bienvenue* de monsieur Denis Breton, *maire* de Saint-Michel, l'assistance put revivre la concession par Jean Talon à Olivier Morel de La Durantaye, de la seigneurie de La Durantaye comprenant aujourd'hui les paroisses de Saint-Michel, de La Durantaye, et de Saint-Vallier.

Ce rappel historique fut suivi du lancement, par monsieur Gaston Deschênes, éditeur des Éditions du Septentrion, d'une biographie d'Olivier Morel de La Durantaye, écrite par un de ses descendants, monsieur Jean-Paul Morel de La Durantaye.

À 15 h, l'intendant, les seigneurs, les soldats de la Compagnie Franche de la Marine et la population se rendirent au manoir seigneurial de Beaumont, situé au 135, de la rue du Domaine à Beaumont.

À cet endroit, l'intendant Jean Talon procéda à la concession de la seigneurie de Beaumont au seigneur Charles Couillard de Beaumont et à la concession de la seigneurie de Vincennes à François Bissot des Rivières.

M. Jean-Paul Morel
de La Durantaye

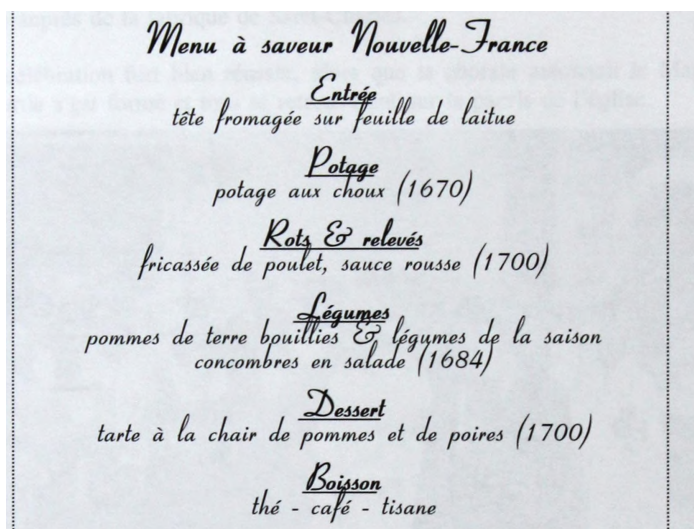


Le seigneur de Beaumont (M. Rosaire Saint-Pierre), l'intendant Talon (M. Sébastien Gauthier)
et le seigneur de Vincennes (M. Fernand Breton)

=== *Aufildes ans* ===== ^ ===== *Automne 1997* ===

Ce rappel historique fut suivi d'une démonstration militaire fort prisée; on se serait cru au temps de la Nouvelle-France.

Vers 17 h 30, deux cent soixante convives se retrouvèrent à la salle paroissiale de Beaumont, pour un souper à saveur « Nouvelle-France ».



Cette première journée de fête s'est terminée par un spectacle de chants et de musique du temps de la Nouvelle-France, par l'ensemble Claude Gervaise, avec des instruments d'époque. Plus de deux cent vingt-cinq personnes assistèrent à ce spectacle.

Le lendemain matin, le 3 août, tous avaient rendez-vous à Saint-Vallier de Bellechasse. La journée commença par une messe. C'est ainsi que vers 9 h 50, les servants de messe, les acolytes, les porteurs d'offrandes, nos invités tels que Monseigneur Valois, évêque émérite de Saint-Jérôme, le R.P. Benoît Lacroix, o.p., des membres de l'Orde du Saint-Sépulcre et le célébrant formèrent un cortège qui s'amena à la porte centrale de l'église de Saint-Vallier. Au même moment, arrivèrent l'intendant Jean Talon et les seigneurs Morel de La Durantaye, de Beaumont et de Vincennes, en voiture à chevaux. Ils se joignirent au cortège pour entrer dans l'église.

On assista à la messe des Anges célébrée par l'abbé Marcel Dion, curé de la paroisse, très heureux de dire son homélie de circonstance dans une église bondée. De plus, la cérémonie fut rehaussée par la prestation de la chorale paroissiale, dirigée par madame Denise Cadrin. Après le chant d'entrée, elle interpréta, en latin, le Kyrie, le Gloria, l'Agnus Dei, etc.

=== *Au fil des ans*

Automne 1997 ===

À l'offertoire, quatre descendants de familles pionnières de la paroisse: les Bélanger, les Corriveau, les Roy, les Tanguay présentèrent les offrandes composées de produits locaux.

La Société historique de Bellechasse remercie la fabrique de Saint-Charles de Bellechasse qui a accepté de prêter, à cette occasion, à la fabrique de Saint-Vallier, un magnifique calice signé Ranvozyé et datant de 1780. Merci à monsieur Lucien Boivin, marguillier, qui fut notre intermédiaire auprès de la fabrique de Saint-Charles.

Après cette célébration fort bien réussie, alors que la chorale entonnait le Magnificat, le cortège de sortie s'est formé et tous se retrouvèrent sur le parvis de l'église.



Paul-André Vallières et Rosaire Bilodeau, avec leurs chevaux fringants, attelés à deux magnifiques voitures du Musée des voitures à chevaux, conduisirent l'intendant, les seigneurs et Mgr de Saint-Vallier au moulin du p'tit Canton.

=== *Au fil des ans* ===== *Automne 1997* ===

Après le mot de bienvenue de monsieur Lucien Boulanger, *maire* de Saint-Vallier, Fernand Breton présenta un bref historique du *moulin* du p'tit Canton et trois courtes scènes furent jouées.

en 1720, alors que Mgr de Saint-Vallier (abbé Marcel Dion) annonce à dame Juchereau Duchesnay (Monique Breteau) qu'il cède la partie est de la seigneurie de La Durantaye (Saint-Vallier) à la communauté des Augustines de l'Hôpital général de Québec, dont elle est la supérieure.



Mgr de Saint-Vallier (abbé Marcel Dion) et dame Juchereau Duchesnay (Monique Breteau)

En 1747, la révérende Mère de la Visitation (Monique Breteau), supérieure du monastère des Augustines de l'Hôpital général de Québec, fait lecture du procès-verbal d'une réunion tenue le 5 octobre, alors que la communauté a décidé de construire un moulin à eau sur la rivière qui sert de décharge au lac Saint-Michel. Le procès-verbal dit également qu'une partie de la dote de soeur Saint-Alexis (Jacqueline Duquet) servira à payer une partie du coût de l'ouvrage.

En 1855, en présence de Charles-Marguerite Tardieu de La Naudière, petite-fille de Madeleine de Verchères (Jeannine Émond Cadrin) et Philippe Aubert de Gaspé, neveu de Charles-Marguerite (Charles-Henri Bélanger), le notaire Belleau (Me Jean-Marc Corriveau) officie à la signature d'un contrat de location du moulin du p'tit Canton, par bail emphytéotique d'une durée de 99 ans, au bénéfice de monsieur Jean Fortin (Denis Guay) cultivateur de Saint-François qui, ne sachant écrire, appose sa croix.



Le meunier Jean Fortin, le notaire Belleau, Charles-Marguerite Tardieu de La Naudière
et Philippe Aubert de Gaspé

À la fin de ces 250 ans de rappels historiques, par une température idéale, un dîner champêtre suivit. Ce furent de bons moments d'échanges fraternels et intimes pour tous ces petits groupes qui pouvaient nous rappeler le déjeuner sur l'herbe de Rénou.

Pour certains, ce fut la découverte de ce bel immeuble historique construit dans un endroit pittoresque. Plusieurs profitèrent de cette occasion pour parcourir les sentiers, découvrir le réservoir d'eau et les magnifiques aménagements paysagers réalisés par la famille Blouin.

En fin de journée, une cinquantaine de personnes se retrouvèrent pour un bon souper sur le site enchanteur du moulin de Beaumont.

N.B. En souvenir de ces deux jours de festivités, vous pouvez vous procurer:

la biographie d'Olivier Morel de La Durantaye écrite par Jean-Paul Morel de La Durantaye (25 \$);

une vidéo cassette vous rappelant les meilleurs moments de ces fêtes (30 \$).

Bon de commande ci-joint

=== *Au fil des ans* =====

== *Automne 1997* ==

Bellechasse tiré de l'oubli L'Action catholique. Automne 1947

Par Aline Bemier-Asselin

SAINTE-CLAIRE - Atelier Prévost

Des lettres patentes viennent d'être accordées à une nouvelle société qui sera connue sous le nom de « Les Ateliers Prévost inc. » (Prévost Coach Company), et dont le siège social sera à Sainte-Claire, Dorchester. Le capital autorisé est de 400 000 \$. Les Ateliers Prévost existent depuis longtemps déjà à Sainte-Claire et ont pris, en ces dernières années, un développement considérable. Les buts spécifiés par la nouvelle organisation sont; manufacturer des véhicules automobiles pour le transport de passagers et de marchandises; manufacturer des parties ou des accessoires pour le transport des marchandises ou de passagers; manufacturer et vendre toute pièce d'outillage ou de machinerie. Le 18 août.

SAINT-LÉON-DE-STANDON - Exposition de renards

Les membres du Syndicat des éleveurs d'animaux à fourrure de Dorchester ont tenu leur exposition annuelle de renards, à Saint-Léon-de-Standon, sur la ferme de M, Jos.-H. Tanguay. Plus de 150 renards de haute qualité ont été présentés par une trentaine d'exposants venus des paroisses avoisinantes. MM. L.-J. Simard, directeur de la Ferme-École de Saint-Louis de Courville, et René Otis, classificateur de fourrure, ont fait l'expertise des sujets présentés et les remarques appropriées sur chacun d'eux. Plus de cent personnes ont pu admirer les magnifiques renards présentés dans 3 classes différentes;

Platine, Argenté et Face Blanche. M. Aug. Tessier, secrétaire de l'Association coopérative des producteurs de fourrure, agissait comme secrétaire de l'exposition (...). Le président du Syndicat de Dorchester est M. Jos.-H. Tanguay et le secrétaire-trésorier, M. Gérard Fauchon, de Saint-Malachie. Le 24 octobre.

SAINT-MALACHIE - Magnifique succès

M. Laurier Gosselin de Saint-Malachie, Dorchester, est actuellement aux États-Unis où il suit un cours de décoration intérieure au Parson's School of Design de New-York. Il s'est tout récemment classé premier de tous les étudiants américains comme étrangers, de cette institution. Ce magnifique succès lui a valu l'obtention d'une bourse de l'institut qu'il fréquente. M. Gosselin a fait ses études préliminaires à l'École Normale de Québec et il a ensuite suivi les cours de l'École du Meuble à Montréal. Il était autrefois au service d'une entreprise de meubles d'art dans la

Métropole. Le 25 octobre.

SAINT-VALLIER - Nouveau médecin

La population de Saint-Vallier et des paroisses voisines aura désormais les services d'un nouveau médecin, le Dr N.-J. Chassé, de Springfield, Mass. Il a fait ses études à l'Université Laval et a pratiqué 3 ans dans l'Armée américaine, ainsi qu'un an aux États-Unis. Nous lui souhaitons la bienvenue parmi nous, Le 29 octobre.

Les Abénakis

Par Jean-François Caron

Le comte de Frontenac reçut les premiers Abénakis avec bienveillance et leur permit de s'étendre sur le territoire situé au sud du Saint-Laurent, depuis la rivière Chaudière à celle des Iroquois (Richelieu). Un certain nombre de ces Sauvages se répandirent alors sur les rivières Chaudière, Etchemin et des Abénakis, et les autres, parmi lesquels étaient les Sokokis, allèrent se fixer dans les environs des Trois-Rivières, sur les rivières qui furent appelées plus tard Bécancour et Saint-François.

- J.A. Maurault, Histoire des Abénakis, 1866.

Étude étymologique

Les premières cartes géographiques des explorateurs montrent le nom Abénakis dans des régions aussi étendues et distantes que le Nouveau-Brunswick et le Delaware, la Pennsylvanie et le Maine. L'orthographe du nom varie considérablement selon les sources, allant de l'Abénaquoioicts ou de l'Abénaquis des Français, jusqu'aux Abnaki et Wabanaki des Anglais, le Wapanachki des missionnaires moraviens et le Wampanoag des Puritains de la Nouvelle-Angleterre. Dans le Handbook of American Indians North of Mexico, établi de 1873 à 1910 sous la direction de Frederick Webb Hodge, on compte pas moins d'une centaine de graphies différentes pour ce nom, en trois siècles d'histoire.

La très grande majorité des chercheurs sont d'accord sur la signification du nom Abénakis. Ils s'accordent à penser que les racines du nom sont «waban», signifiant aurore, point du jour, clarté et, par extension, l'est, et «aki», suffixe locatif. «Wabanaki» signifie alors la terre de l'aurore, du lever du soleil, le pays qui est à l'est. L'abbé J.-A. Maurault, dans son Histoire des Abénakis, publiée en 1866, préfère «abanki» comme mot d'origine, mais lui accorde la même signification. William D. Williamson, dans son histoire du Maine, publiée en 1832, opte pour les racines «wabamo» (lumière, est) et «aski» (pays), ce qui revient au même quant à la signification d'Abénakis. Quant au père Vetromile, missionnaire des Abénakis de la rivière Pénobscot de 1860 à 1880, il prétend que le mot «abnaki», dans les dialectes mohegan, micmac et etchemin, signifie nos ancêtres de l'orient, des racines «wanb» (blanc, aurore) et «naghi» (ancêtres). Le vocable d'origine pourrait se lire alors «Wanbanaghi». Enfin, dans le Radicum Sylva, dictionnaire manuscrit abénaki-latin, daté de 1760, on peut lire: «UANBANAKI, terra ad orientem».

Pour la grande famille des Algonquins, Lénapés et Delawares, depuis l'est du Canada jusqu'à l'Oklahoma, le nom Abénakis présente un intérêt géographique certes, mais également historique. Les diverses tribus connues sous cette appellation ont une origine commune et ce nom est revêtu du prestige de l'occupation première. Le nom Abénakis désigne cette partie du monde que leurs ancêtres ont découverte et qui est la première éclairée par le soleil s'élevant au-dessus de la mer. Pour ces Indiens, Abénakis devient le symbole de l'ancienneté qu'ils s'attribuent comme première nation venue vers l'est et les Abénakis légendaires sont alors considérés comme les «grands-parents» des nombreuses tribus dispersées le long de la côte atlantique de l'Amérique du Nord.

=== *Au fil des ans*

= *Automne 1997* ===

De la rivière Saint-Jean nous fusmes à 4 isles en l'une desquelles nous... trouvasmes grande quantité d'oiseaux appelez Margos... des isles nous fusmes à une rivière en la grande terre, qui s'appelle la rivière des Estechemins, nation de Sauvages ainsi nommée en leur país.

- Samuel de Champlain. 1604.

Identification

Diamond Jenness, ethnologue réputé, associe les Abénakis aux Malécites, qui occupaient le territoire directement au sud de celui des Micmacs et qui ressemblaient si étroitement à cette tribu (morphologie et coutumes) que bien des spécialistes les ont longtemps confondus. C'est par le dialecte qu'il faut surtout les distinguer. De plus, les Malécites cultivaient le maïs, contrairement aux Micmacs qui dépendaient exclusivement de la chasse et de la pêche. Au plan géographique, la frontière entre les Malécites et les Micmacs correspond à la crête entre les bassins versants des fleuves Saint-Laurent et Saint-Jean. Il faut cependant ajouter le Maine au territoire des Malécites.

Toujours selon Jenness, la Confédération des Abénakis serait l'association de plusieurs bandes de la grande famille algonquine avec les Malécites pour former une entité politique alliée aux Français et opposée aux Iroquois, ainsi qu'aux colons de la Nouvelle-Angleterre. Chassés du territoire américain, les Malécites et les Abénakis sont maintenant concentrés dans des réserves au Nouveau-Brunswick et au Québec. En 1934, Jenness évaluait leur nombre à 800, un chiffre comparable à ce qu'il était au moment de leur sédentarisation par les missionnaires, mais probablement bien inférieur à ce qu'il était avant l'arrivée des Blancs en Amérique du Nord.

Les peuples qui sont depuis la rivière Saint-Jean jusques à Kinibeki (en quoy sont comprises les rivières de Sainte-Croix et Norembege) s'appellent Etechemins; et depuis Kinibeki jusques à Malebarre, et plus outre, ils s'appellent Armouchiquois. Ils sont traîtres et larrons, et s'en faut donner garde.

- Marc Lescarbot, Histoire de la Nouvelle-France, 1612.

Étude migratoire

Selon la théorie classique d'origine des Indiens d'Amérique, les caractères mongoloïdes atténués des peuples amérindiens font croire à une origine asiatique très ancienne, remontant à l'époque paléolithique. Le peuplement ou l'invasion du continent américain a dû se produire vers la fin de la dernière glaciation du Quaternaire, par le détroit de Behring encore émergé, il y a environ 20 000 ans. Elle s'est faite par vagues successives et les anthropologues situent la vague algonquine à 10 000 ans en arrière. Ces déplacements ont continué jusqu'à la période historique, de l'ouest vers l'est.



Tahamont était un Indien abénakis de la rivière Saint-François. Pour gagner sa vie, il s'établit à New York avec son épouse et servit de modèle pour de nombreux photographes et peintres, dont Frederick Remington. Reconnu pour sa beauté, Tahamont était aussi un expert du vêtement et de l'ornement des Indiens.

Cette tribu proprement dite des Abénakis était elle-même divisée en plusieurs autres: 1) les Canibas, campés sur les bords des lacs; 2) les Patsuikets, le long de la rivière Merrimack dans le New Hampshire; 3) les Sokokis, dans le sud-ouest du Maine; 4) les Nurhantsuaks, aux sources de la rivière Kénébec; 5) les Pentagoets, le long de la rivière Pénobscot; 6) les Etemankiaks, établis le long des rivières Sainte-Croix et Saint-Jean et dont le nom fut modifié par les Français pour devenir Etchemins; 7) les Sarastegouiaks, le long du fleuve Saint-Jean. Selon l'abbé J.-A. Maurault, ce sont les Sarastegouiaks et les Etchemins qui, réunis ensemble, seraient devenus les Malécites d'aujourd'hui, tandis que les Abénakis seraient la réunion des Canibas et des Sokokis.

=== *Au fil*

===== *Automne 1997* =====

Toutes ces tribus provenaient de la même souche aïgonquine-ojibwé comme l'a également confirmé, en 1854, John Quinney, alors chef de la tribu des Mohegans de Stockbridge (MA) dans cette allocution aux membres d'une société historique américaine: *A great people came from the North-West, crossed over the salt-waters, and after long and weary pilgrimages, took possession and built their fires upon the Atlantic coast, extending from the Delaware on the South to the Penobscot in the North. They became, in process of time, divided into tribes and interests; all however speaking one common dialect. This great confederacy, comprising Delawares, Munsees, Mohegans, Narragansetts, Pequots, Penobscots and many others, held its council once a year to deliberate on general welfare.* De plus, toutes ces tribus, exception faite des Mohicans, étaient opposées aux Anglais, ennemies des Iroquois et, par le jeu de la politique, alliées des Français. Plusieurs ont été exterminées par les armes ou décimées lors de la «grande peste» de 1617 à 1619. Pour leur part, les Abénakis et les Malécites, ont été refoulés hors le territoire des colonies de la Nouvelle-Angleterre, pour être pris en charge, puis sédentarisés par les autorités religieuses de la Nouvelle-France. À ces Abénakis et Malécites, devenus Québécois par migration, s'étaient probablement greffés de nombreux éléments d'autres tribus alliées, survivants des guerres et de la peste.

La sédentarisation des Abénakis

Dans leur correspondance avec la cour de Versailles, les gouverneurs de la Nouvelle-France qualifiaient souvent les Abénakis de non domiciliés, signifiant par là qu'ils n'étaient pas des autochtones de la région laurentienne. Leur immigration s'est produite surtout dans le dernier quart du 17^e siècle. Au départ, quelques guerriers abénakis avaient été accueillis à la mission des Jésuites à Sillery, établie pour les Algonquins en 1637. Ils avaient été si édifiés par la vie qu'y menaient leurs cousins convertis, qu'ils demandèrent aux Jésuites d'envoyer un missionnaire dans leur territoire d'origine. Le père Gabriel Druillette fit des séjours en 1646, 1650 et 1651. D'autres Jésuites firent de même jusqu'en 1660. Ce sont les incursions répétées des Iroquois qui les auraient forcés d'abandonner les missions.

Le 4, deux capitaines Abnaquois, dont le principal qui estoit chrestien se nommoit Claude, avec Noël & Jean Baptiste, vinrent trouver M. le Gouverneur pour le prier de faire en sorte qu'une robe noire allast aux Abnaquois pour les instruire; que cela estant une fois, ils ne viendroient plus icy, & ne donneroient aucun ombrage à M. le Gouverneur pour la traite. M. le Gouverneur me les renvoya, & moy ie les remis à l'Automne, pour prendre temps pour y songer, on leur donna un sac de blé d'inde pour viatique, du petun, du poisson, &c., & leur fit-on festin & aux principaux de Sillery.

- Journal des Jésuites, 4 Juillet 1646.

Attaqués constamment par les Iroquois, les Abénakis du Maine appelèrent à leur aide les Anglais, mais informés que ces derniers ne voulaient pas les secourir, ils se tournèrent vers les Français et vouèrent dès lors une haine féroce aux habitants de la Nouvelle-Angleterre qui convoitaient leurs terres. La guerre avec les Iroquois et les Anglais fut désastreuse pour les Abénakis. L'émigration devint inévitable. En 1677, une trentaine d'Abénakis s'établirent à

=== *Au fil des ans*

Automne 1997 ===

la mission de Sillery. Après leur conversion, plusieurs Abénakis retournèrent au Maine et en Acadie pour en ramener leurs parents et leurs amis. Le nombre des immigrants devint si considérable à la mission de Sillery que les terres cultivées s'épuisèrent, aussi bien que le bois de chauffage. Il fallait songer à un nouvel établissement. En 1683, le père Jacques Bigot se fit concéder par le gouverneur De la Barre, deux lieues de front sur pareille profondeur aux environs du Sault de la Chaudière. La nouvelle mission fut nommée Saint-François de Sales. La plupart des Abénakis de Sillery s'y transportèrent et d'autres suivirent, venant du Maine et de l'Acadie.

En 1689, le village de la Chaudière comptait environ 800 âmes. Là encore, les terres devinrent stériles pour le blé d'inde. Il fallut songer à déménager. En 1700, le père Bigot décida de transférer la mission sur les bords de la rivière Saint-François, où campaient déjà un certain nombre de Sokokis et d'Abénakis. On y trouve, aujourd'hui l'important village abénakis d'Odanak.

Sources:

Jeness, Diamond: Indians of Canada. National Museum of Canada (Ottawa), 1932.
Jésuite: Journal des Jésuites. J.M. Valois (Montréal), 1892.
Maurault, J.-A. : Histoire des Abénakis, depuis 1605 jusqu'à nos jours. «La Gazette de Sorel», 1866.
Sévigny, P.-André; Les Abénakis, habitat et migrations. Éditions Bellarmin (Montréal), 1976

Nouvelles brèves

Le Comité du patrimoine de Saint-Magloire, qui est un membre récent de notre société d'histoire, envisage de rénover bénévolement le moulin du rang Saint-Cyrille dans cette paroisse par une association avec Chantier Jeunesse. Beaumont...Saint-Vallier...Saint-Raphael... Saint-Damien... et Saint-Magloire. La «route des moulins de Bellechasse» poursuit son petit bonhomme de chemin et sera un bel attrait touristique.

Le Regroupement des familles anciennes, organisme fondé il y a cinq ans, s'intéresse aux familles nobles et aux familles seigneuriales de la Nouvelle-France et du Québec. L'organisme accueille deux types de membres: les descendants par les femmes ou par les hommes de ces familles; puis tous ceux qui s'y intéressent. Un bulletin est publié occasionnellement. Pour rejoindre le Regroupement des familles anciennes, écrivez au 3535, avenue Belmore, Montréal (Québec), H4B 2B8.

=== *Au fil des ans* ===== *Automne 1997* ===

Le legs des Abénakis dans la géographie actuelle

Par Jean-François Caron

Rivière des Abénaquis - Rivière tributaire de la rivière Famine, prenant sa source dans le canton de Metmergette-Nord, comté de Beauce-Sud. Les Abénakis la fréquentaient autrefois, de là son nom. Sa longueur est de 17 milles et la superficie de son bassin de 90 milles carrés.

Rivière des Abénaquis - Tributaire de la rivière Etchemin, prenant sa source dans le canton de Buckland, comté de Bellechasse.

Rivière Etchemin - Cette importante rivière se précipite des hauteurs de Bellechasse, traverse les cantons de Roux, de Standon, de Cranbourne, de Frampton, traverse les paroisses de Saint-Édouard, Saint-Léon, Saint-Malachie, Sainte-Claire, Saint-Anselme, passe à Saint-Henri et donne lieu, à Saint-Jean-Chrysostome, à une chute pittoresque. Elle sépare ensuite cette paroisse de Saint-David-de-l'Auberivière, puis celle de Saint-Romuald et vient se jeter dans le fleuve Saint-Laurent à trois milles en amont de Québec. Sa longueur est de 70 milles et la superficie de son bassin est de 550 milles carrés. Depuis son entrée dans la paroisse de Saint-Anselme, la rivière Etchemin coule à peu de distance de la rivière Chaudière, si bien qu'à son embouchure, elle n'en est plus séparée que d'environ trois milles. Elle fut ainsi nommée par Samuel de Champlain, parce que les indigènes de la tribu des Eteminquois en suivaient le cours pour se rendre à Québec.

Lacs Abénaquis - Deux lacs portent ce nom, l'un situé dans le huitième rang, l'autre dans le neuvième rang du canton de Metmergette-Nord, comté de Beauce-Sud. Ces lacs se déchargent dans la rivière des Abénaquis. L'un d'eux mesure 30 arpents de longueur sur 16 de largeur. C'est à la tête du plus grand des lacs Abénaquis que se trouve la paroisse de Sainte-Aurélié.

Lac Etchemin - Lac situé dans le canton de Ware, comté de Bellechasse. Il mesure environ trois milles de long et trois quarts de mille de large. La paroisse de Sainte-Germaine et la municipalité de Lac-Etchemin sont bâties sur ses bords. Son altitude est de 213 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Abénakis - Nom d'une agglomération et d'un ancien arrêt de train, bâtie au confluent de la rivière Etchemin et de la rivière des Abénaquis, dans le comté de Bellechasse. Cette agglomération fait partie de la paroisse de Sainte-Claire.

Lac-Etchemin - Municipalité importante du comté de Bellechasse, bâtie sur les bords du lac du même nom.

D'autres noms géographiques, issus de la tribu des Abénakis et de ses composantes, se retrouvent dans différents États de la Nouvelle-Angleterre.

Source
Département des Terres et Forêts: [Dictionnaire des rivières et lacs de la province de Québec](#). 1925.

=== *Aufiles ans* ===== *Automne 1997* ===

Charles Gill, peintre et poète lyrique associé aux Abénakis

Par Jean-François Caron

Charles-Ignace-Adélarde Gill est né le 31 octobre 1871, à Sorel de Charles Gill, avocat et de Delphine Sénécal. Les Gill sont d'origine anglo-américaine. Jusque là, rien d'extraordinaire d'irez-vous? Et pourquoi cet article se retrouve-t-il dans une thématique sur les Abénakis, ajouterez-vous?

Le premier Gill dont il est question sur le continent américain, John, épousait Phoebe Buswell, en 1645, à Salisbury (Massachusetts). Leur petit-fils, Samuel, né le 26 septembre 1687, fut enlevé par les Abénakis, lors d'une razzia, vers 1695, et amené dans leur territoire de la rivière Saint-François. Le père fit des démarches pour le racheter, mais paraît-il que l'enfant préféra rester avec les sauvages, avec permission de visiter ses parents suivant ses désirs. Samuel Gill épousa, en 1717, une demoiselle James, fille d'un meunier, enlevée elle aussi par les Abénakis, à Kennebunk (Maine). Il mourut vers 1758 et fut inhumé dans l'église des Abénakis. Charles Gill, le peintre et poète lyrique, est un descendant direct de ce Samuel... Abénakis par choix.

C'est là un parmi de nombreux cas d'enlèvement d'enfants dans les colonies anglaises d'Amérique. Des enfants par la suite adoptés et élevés tendrement par les Abénakis, rapidement convertis catholiques et intégrés au milieu des Français. De cette manière, cette confédération d'indiens, qui ont longtemps fréquenté la Beauce et notre territoire de Bellechasse, a contribué à l'accroissement de notre population et à sa diversification.



Charles Gill dans
son atelier de Montréal.

=== *Au fil des ans* ===== *Auimne 1997* ===

Pour en revenir à Charles Gill, il dessinait d'instinct dès son enfance. Différents ecclésiastiques guidèrent ses pas et l'encouragèrent en dessin et en littérature pendant sa jeunesse. En 1888, il fit la rencontre d'un peintre américain venu passer des vacances au Québec. Ce peintre lui donna ses premières véritables leçons et convainquit les parents de laisser le jeune doué partir à Paris pour raffiner son talent. En 1892, à l'âge de 21 ans, il ouvrit son atelier à Montréal et se mit à peindre pour vivre.

Charles Gill, le poète, entra l'un des premiers dans l'École littéraire de Montréal, fondée en 1895 par Louvigny de Montigny. Cet organisme réunissait des auteurs aussi réputés que Gonzalve Desaulniers, Henri-Paul de Trémaudan, Louis Fréchette, Albert Ferland, Albert Lozeau, Émile Nelligan.

Il a laissé un recueil très prisé: Le Cap Éternité, publié par les soins de sa soeur en 1919. En voici deux extraits, du chant lyrique du même titre, écrit au lendemain d'un voyage en solitaire sur le Saint-Laurent et le Saguenay, «... dans mon canot d'écorce aux courbes élégantes, que Paul l'Abénakis, habile avait construit...»

O cap! en confiant au vertige des cieux
Notre globe éperdu dans la nuit séculaire.
Le Seigneur s'est penché sur ta page de pierre,
digne de relater des faits prodigieux.
Il a mis sur ton front l'obscur secret des causes.
Les lois de la nature et ses frémissements.
Pendant qu'elle assignait leur forme aux éléments
Dans l'infini creuset de ses métamorphoses.
Et, scellant à jamais les arrêts du destin.
Avec l'argent burin de la foudre qui gronde.
Il a, dans ton granit, gravé le sort du monde.
En symboles trop grands pour le génie humain.

Extrait de «Le Cap Trinité», chant VIII de Le Cap Éternité

Je cueille le bleuet, la noisette, la mûre.
Et certains petits fruits rouges et délicieux
Qui croît en abondance au milieu de la mousse.
O pins harmonieux, comme votre ombre est douce!
Je dîne en un palais où dîneraient les dieux:
Ma nappe immaculée est un fragment de marbre.
Mon cellier est un lac endormi sous les bois.
Et l'écorce argentée est la coupe où je bois.
Un rêve musical frissonne dans un arbre
Où d'invisibles chœurs gazouillent un concert.
Dans ma coupe d'écorce, au ruisseau qui murmure.
Une dernière fois je puise l'onde pure.
Et convive poli, quand finit le dessert.
Je bois à mon hôtesse, à la grande Nature.

Extrait de «Vers la cime», chant XI de Le Cap Éternité.

Gill, Charles: Le Cap Éternité (suivi de) Étoiles filantes. Éditions du Devoir (Montréal), 1919.
Maurault, Olivier: Charles Gill, peintre et poète lyrique. Éditions Éoliennes. Montréal, 1950.

=== *Aufildesans* ===== *Automne 1997* ===

PRÉSENCE AMÉRINDIENNE EN BELLECHASSE

Par André Beaudoin

Depuis plus d'un siècle, la présence amérindienne sur notre territoire fait partie du royaume de la légende. Cependant, plusieurs toponymes (lac Etchemin, rivière Etchemin, lac Abénaquis, rivière Abénaquis, rivière Daaquam, chaîne des Appalaches) nous rappellent que ces peuples nomades ont, jadis, foulé le sol de Bellechasse à la recherche de gibier ou en transit vers la région de Québec et les premiers postes de traite de fourrure de la Nouvelle-France.

La présence amérindienne en Bellechasse est reliée à une occupation du territoire plus large, soit l'ensemble de la rive sud du Saint-Laurent. C'est pourquoi cet article est grandement redevable à un petit fascicule sur le même thème produit par le groupe G.I.R.A.M. (Groupe d'initiatives et de recherches appliquées au milieu) vers le milieu des années 80.

Pour bien situer la présence amérindienne sur la rive droite du Saint-Laurent, il faut revenir au début de la Nouvelle-France et à son illustre fondateur. Samuel Champlain, lors de son arrivée en 1603, rencontre des Algonquins, des Montagnais et des Etchemins qui lui désignent Stadaconé du nom de « Kébec » passage rétréci.

Avec la construction de l'Habitation en 1608, les contacts se développent de façon plus régulière avec les Algonquins, les Montagnais et les Hurons qui désiraient s'associer aux Français pour la traite des fourrures. Du côté de la rive sud, Champlain s'empresse de reconnaître les peuples de la côte est de l'Atlantique et dès 1604 et 1605, il rencontre des Indiens qui s'identifient comme Etmanniaks ou ceux de la terre de la peau de raquettes. Champlain les appellera les Etchemins, ensuite les Eteminquois, puis les Etchemins.

Le fondateur de la Nouvelle-France ne fera pas de distinction entre le pays des Etchemins sur les versants de la rivière Saint-Jean (Nouveau-Brunswick) et celui des Abénaquis dans les vallées de la rivière Penobscot et de la rivière Kennebec (cette belle rivière que tous les fervents des plages du Maine connaissent si bien). D'autre part, le lecteur attentif aura peut-être remarqué le rapprochement possible entre les toponymes (Québec et Kennebec).

Donc, Samuel de Champlain associe à la même famille linguistique les deux nations amérindiennes et ne voit pas la nécessité de leur attribuer des dénominations spécifiques. Il faudra attendre la fin du XVIIe siècle pour que se précise l'identification de ces peuples et de leur territoire.

Il demeure toujours difficile d'établir des frontières à ces populations très mouvantes appartenant à un même milieu culturel. Si nous insistons pour mieux connaître et localiser ces peuples, c'est que l'avenir nous révélera que ce sont eux qui s'installeront le plus fréquemment sur la rive droite du Saint-Laurent.

Les axes de communication

Quelle voie d'eau utilisaient ces Amérindiens du sud-est pour atteindre notre région? Cette question fait l'objet de polémiques entre ceux qui privilégient la rivière Etchemin et les partisans de la rivière Chaudière. Un imbroglio toponymique de la part de Champlain aurait amplifié le débat.

=== *Aufildesans* ===== *Automne 1997* ===

Dans son journal de 1628, Champlain décrit ainsi le trajet utilisé par ses explorateurs en direction du sud: « *la rivière des Echemins, par où les sauvages vont à Quinibiqui traversant les terres avec difficulté pour y voir des sauts et peu d'eau...* Il est plausible que la rivière Etchemin ait été une voie utilisée à maintes reprises par les tribus des Etchemins (Malécites) et des Abénaquis. Mais pour ces derniers, la Chaudière offrait de meilleures possibilités pour atteindre la Kennebec.

Quel que soit le chemin emprunté, les tribus situées dans la partie méridionale de la Nouvelle-France nous visiteront de plus en plus fréquemment dans la deuxième moitié du XVIIe siècle. La prise de l'Acadie par les Anglais, en 1654, ferme l'accès de cette région aux Français, privant ainsi les Abénaquis et les Malécites de missions permanentes pour environ quarante ans. Une autre tribu, les Socoquis, établie dans la région de Saco, intensifie ses contacts avec les rives du Saint-Laurent, à la suite d'une alliance avec les Abénaquis en 1651.

Devant l'envahisseur anglais, qui prend tous les moyens pour s'emparer des terres des Amérindiens, les alliances se multiplient entre les différentes tribus. Les Français de la vallée du Saint-Laurent tenteront de profiter de ce contexte pour s'accaparer leurs pelleteries et s'associer ces excellents guerriers aux luttes contre les Iroquois.

Émigration massive des Abénaquis

En 1675, une véritable rébellion éclata contre les conquérants dans les territoires situés entre le Massachusetts et le Connecticut. La tension se transportera rapidement en pays abénaquis à la suite de quelques incidents et le milieu devint vite invivable. Pour éviter l'extermination, « *presque tous les sauvages de la rivière Kennebec émigrèrent en masse vers le Québec, entre 1676 et 1680 et vinrent s'installer provisoirement sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent*

Présence amérindienne à Saint-Michel

Pour résumer la « diaspora » amérindienne et la situer par rapport au territoire de Bellechasse, nous devons maintenant faire un saut de plusieurs décennies et nous transporter à Saint-Michel vers 1745-1747. À cette époque, la guerre de Succession d'Autriche ranime les tensions entre les colonies anglaises et françaises. Une nouvelle vague d'émigration massive a lieu en direction de la Beauce et de la vallée du Saint-Laurent.

En 1745, la mission du père LeSieur à Narantsoak sera désertée graduellement jusqu'à l'automne, « *200 sauvages viennent hiverner à Saint-Thomas-de-Montmagny et 400 autres sur les rives de l'Etchemin à trois lieues de Québec. Le gouvernement dut les entretenir en vivres et vêtements pour suppléer à l'insuffisance de leur chasse. Il paraît qu'il en périt plus de la moitié de misère et de maladie*»³.

Durant la même période, un fort courant d'émigration s'observe chez les Micmacs du Cap Breton et les Malécites de la rivière Saint-Jean. C'est à ce mouvement qu'il faut attribuer l'établissement d'un campement important à Saint-Michel entre 1745 et 1747.

1 Joseph Edmond Roy, *Histoire de la seigneurie de Lauzon*, vol. 1. Lévis, Mercier et Cie, 1897, 5.

2 Honorius Provost, *Les Abénaquis sur la Chaudière*. Saint-Joseph de Beauce, La Société historique de la Chaudière, publication no 1, 1943, 8.

3 Honorius Provost, *Chaudière-Kennebec. Grand chemin séculaire*. Québec, Gameau, 1974, 81

=== *Aufildes ans* ===== *Automne 1997* ===

Un mariage entre Gabriel et Marie de la nation malécite, en présence de Jean-Baptiste Landry, sauvage interprète, et Joseph St-Aubin, chef, nous apprend que la cérémonie n'eut lieu «qu'après avoir fait une information dans le village des sauvages malécites hivernant en cette paroisse.

Les monographes de la paroisse de Saint-Michel ont eu tendance à prétendre que ces Indiens ont été décimés par la mortalité et la misère durant leur séjour en ce lieu. Le relevé des actes religieux ne nous permet pas de tirer une telle conclusion, car sur un total de 22 actes, nous dénombrons 15 baptêmes, 7 sépultures et 1 mariage. La grande majorité de ce regroupement était constitué de Malécites ou Amalécites de la rivière Saint-Jean et de Medabetek. La dernière cérémonie religieuse eut lieu le 1er novembre 1838 avec l'enterrement d'une vieille indienne de 78 ans.

Esclave iroquoise à l'anse de Bellechasse

Philippe Aubert de Gaspé raconte comment le capitaine Jean-Baptiste Couillard de l'Espinay, de retour d'un voyage à Québec en 1746, est contraint par les vents défavorables à camper avec les Indiens au sud-ouest de l'anse de Bellechasse ou Berthier. Le seigneur Couillard décrit ainsi ce qu'il vit en approchant de la rive: «trois wigwams plantés sur la partie la plus élevée du rivage, quelques enfants indiens jouant sous la feuillée des érables fumant en silence à la porte de la cabane, sans paraître faire attention au canot des étrangers qui abordait les rivages et les derniers rayons du soleil qui se couchait.»⁵

Couillard de l'Espinay reconnut son vieil ami Katoué, mais celui-ci demeura impassible pour ne pas déroger à sa dignité de chef et d'ailleurs, les Abénaquis ne faisaient jamais les premières avances. Cependant, le visiteur impromptu eut droit au repas, à l'abri de sa cabane pour la nuit et, le lendemain, reçut en cadeau une esclave iroquoise.

Les dernières visites

Jusque vers 1850, la présence amérindienne sur la rive sud demeure importante, notamment sur les falaises de Lévis où ils constituent une véritable attraction touristique auprès de la haute société de Québec. Puis le souvenir de ces premiers humains à avoir taquiné la truite dans nos rivières s'estompent graduellement. La tradition orale nous a légué des souvenirs de campements au dernier quart du XIXe siècle dans une anse près de la Pointe à l'ardoise à Saint-Michel, mais c'est peu.

Il faut attribuer à la politique de développement des réserves du gouvernement central la régression de ces tribus nomades. C'est ainsi que les droits territoriaux des Micmacs sont définis en 1851 et les réserves de Gaspé et Maria sont aménagées un peu plus tard.

Registre de Saint-Michel, le 6 mars 1746
Philippe Aubert de Gaspé, Divers, Montréal, Beauchemin, 1893, 21-22.

Arpenteurs et Indiens

Par Wilfrid Roy



Né à Saint-Georges le 8 décembre 1876, l'abbé Wilfrid Roy est ordonné prêtre le 6 janvier 1902. En 1918, il est nommé curé de Saint-Magloire. Dans ses moments libres, il écrit une monographie de sa nouvelle cure.

L'abbé Roy quitte la paroisse de Saint-Magloire le 10 février 1929 pour prendre la cure de Saint-Martin de Beauce. Il décède dans sa ville natale le 24 avril 1938.

Le premier arpenteur qui traversa les Alléghanys, au sud du canton Mailloux, fut François Têtu de Saint-Thomas-de-Montmagny. D'après les plans géographiques du gouvernement, monsieur Têtu fit l'arpentage du canton Rioux en 1852 et 1853. Avant lui, il y avait des chasseurs, même des sauvages de Lorette, qui montant le long de la rivière Etchemin, passant par le Bonnet où cette rivière prend sa source, s'en venaient à la rivière des Orignaux et de là, à la rivière Daaquam pour y faire la chasse.

Les premiers colons de Saint-Magloire se rappellent encore avoir vu certains sauvages qui, en hiver, venaient se camper sur la rivière des Orignaux, dans le troisième rang du canton de Bellechasse, et là, y passer la belle saison de la chasse. Leur place favorite était surtout le lot 4 du rang 3.

Les colons canadiens redoutaient la société de ces sauvages. Une année, monsieur Pascal Labbé et quelques autres Canadiens, de Saint-Lazare, étaient venus faire du sucre dans le deuxième rang de Bellechasse. Les sauvages n'aimaient pas beaucoup les Canadiens. La saison étant finie, monsieur Labbé et ses compagnons songèrent à retourner dans leur famille.

=== *Aufildesans* ===== *Automne 1997* ===

Ils ne pouvaient descendre leur sucre sur leur dos, la charge était trop pesante. Alors, monsieur Labbé laissa son sucre dans un coffre caché dans la cabane. À l'été suivant, lorsque monsieur Labbé revint pour travailler sur sa terre, le sucre avait été volé. De là, des défiances entre sauvages et Canadiens.

Un sauvage qui était bien connu et estimé des Canadiens, c'était un monsieur Siouï. Tous les ans, il venait passer l'hiver à Saint-Magloire et se retirait chez monsieur Damase Labrecque, dans le rang du Lac. Un jour, il partit pour aller vers le lac Frontière, alors appelé le lac des Anglais. La distance était assez grande; il fallait traverser forêts, montagnes, rivières. Après plusieurs jours d'absence, comme il ne revenait pas, on alla à sa recherche; mais ce fut inutile. Il était perdu pour toujours. Au printemps suivant, ses neveux vinrent de Lorette pour le chercher; on parcourut la forêt en tous sens, on essaya de trouver quelques traces de son passage. Ce fut en vain; monsieur Siouï a dû se noyer ou être dévoré par quelque bête sauvage.

D'après ce que nous en savons, les sauvages de Lorette montaient en assez grand nombre à la rivière des Orignaux et de là, à la rivière Daaquam pour faire la chasse. Quelques-uns même y amenaient leur femme pour hiverner avec eux. Un jour, un sauvage commença à soupçonner certains Canadiens d'aller à son camp lorsqu'il faisait des excursions de chasse et que sa femme était seule. Ses soupçons étaient-ils fondés? Nous ne le savons pas. Ce qui est certain, c'est que ce sauvage fit la garde plusieurs jours autour de son camp pour surveiller les hommes qui montaient travailler sur les chantiers américains.

Comme un paroissien de Saint-Magloire s'aventurait de monter seul vers les chantiers américains et qu'il devait passer près du camp des sauvages dressé le long du chemin Mailloux, sur le bord de la rivière Daaquam, le sauvage alla à sa rencontre avec une carabine et menaça de décharger son arme sur lui s'il avançait plus loin. Le Canadien s'expliqua, assura qu'il montait dans les chantiers et qu'il n'avait jamais fait aucune visite à son camp.

Ces explications calmèrent un peu le sauvage. « Pourtant, dit celui-ci en jetant un regard de défiance, je crois que c'est toi qui es déjà venu à mon camp, j'ai envie de te tirer ». Le Canadien protesta de son innocence et supplia de ne pas tirer. Il obtint la permission de continuer son chemin et passa devant le camp sans même y jeter un coup d'oeil. Il en fut quitte pour une fière peur.

Une autre fois, deux sauvages soupçonnèrent un Canadien de leur avoir volé un piège. Ce Canadien venait de Buckland. On dit qu'il était réellement coupable et qu'il prit la fuite. Les deux sauvages se mirent à sa poursuite et descendirent jusqu'au nord de la montagne des Alléghanys. Là, ayant perdu les traces du fugitif, ils s'arrêtèrent à un camp de Canadiens et répétèrent à satiété que si jamais ils rencontraient ce Canadien, la tête lui partirait de sur les épaules.

=== *Au fil des ans* ===== *Automne 1997* ===

L'ABBÉ ROY SE FAIT TOPONYMISTE

Historien amateur, Wilfrid Roy prend son travail tout de même très sérieusement. C'est ainsi que les recherches qu'il effectue pour rédiger sa monographie paroissiale l'amènent à s'interroger sur la définition du toponyme Daaquam. Il écrit à un confrère missionnaire, spécialiste de la langue abénakis, qui lui répond le 17 novembre 1924,

Odanak, 17 novembre 1924

Mon cher M. Roy,

Mes interprètes ont eu de la misère avec votre Daaquam; il n'y a pas de Daaquam dans la langue abénakis aujourd'hui. On pense que ce mot a subi des modifications. Nous avons dans la langue abénakis le mot jaquam, qui veut dire: le gros bout d'un billot, la botte d'un billot. Ce mot se prononce oudzaquam; le j se prononce dj. Il y a plusieurs mots qui se terminent en quam, tel que appalesaquam, pommier; azawanimnaquam, prunier; les arbres fruitiers se terminent en quam.

Il faudrait savoir si la rivière Daaquam a un autre nom, soit français, soit anglais; quelle est sa source, son embouchure, si elle est navigable; le terrain est-il plat ou montagneux, de quelle sorte de bois est-il boisé? Des sauvages ont-ils déjà eu des habitations en cet endroit? Autant de questions qui aideraient les Abénakis à trouver l'origine du mot Daaquam.

La plupart de ces mots ont été changés pour faciliter la prononciation. Voilà à peu près tout ce que nous pouvons dire de ce mot.

Espérant que ce peu de renseignements vous serviront à quelque chose, je me dis,

votre tout dévoué,

Ls de Gonzague, ptre, miss.

=== *Aufildesans* ===== *Automne 1997* ===

Regard sur l'Amérindien

Par Yves Turgeon

Le texte qui suit est une analyse des récits de tradition orale qui parlent de la présence Amérindienne dans Bellechasse. Même s'il y a déjà longtemps que l'idée de traiter de la présence amérindienne dans Bellechasse fut amenée, admettons que ce projet a eu du mal à s'imposer. Pourquoi?

Peut-être parce qu'on a l'impression que le mandat premier de notre organisme, qui est de sauvegarder et de mettre en valeur des éléments constitutifs de notre histoire et de notre culture, n'a tout simplement pas jugé à propos de parler de la présence, tout historique soit-elle, d'un groupe ethnique qui a laissé, somme toute, très peu de traces.

Aucune nation amérindienne ne s'est sédentarisée sur notre territoire. Et si quelques individus l'ont fait, ils se sont assimilés à l'ensemble de la population. Ce n'est pas comme dans d'autres régions où il y a eu création de réserves et constitution d'un groupe spécifique. Reste qu'il apparaît impossible de traiter du peuplement de la région bellechassoise sans parler des Amérindiens qui s'y trouvaient déjà.

C'est ce qui se dégage des récits que j'ai glanés jusqu'à ce jour. Ils ont été recueillis à différentes époques et se rapportent à des événements survenus à Honfleur, Sainte-Claire et Saint-Léon-de-Standon. L'intérêt de ces récits porte sur ce qu'ils peuvent nous apprendre sur l'imaginaire collectif, c'est-à-dire sur l'ensemble des croyances qui dictent nos faits et gestes et qui ont, de ce fait, beaucoup plus d'importance que les textes écrits.

Des Amérindiens établis à Honfleur

J'amorce avec un récit qui me vient de ma grand-mère paternelle, Élodie Larochelle (1900-1991). Native du rang Petit Buckland à Honfleur, elle me répétait ainsi ce qu'elle avait entendu dans sa famille alors qu'elle était toute jeune, au sujet de ses ancêtres établis là en 1830.

« Il y avait encore des Indiens quand l'arrière-grand-père Michel Larochelle (1808-1886) s'est installé sur notre terre dans le rang Petit Buckland. Ils vivaient au bout de la terre des Richard, nos voisins. Une fois, ils étaient venus à la maison paternelle. L'arrière-grand-mère avait eu très peur et ne les avait pas laissés entrer. Elle avait placé un paquet de tabac sur la galerie et refermé aussitôt la porte pour la verrouiller. Elle les regardait derrière les rideaux. Les Indiens avaient pris le tabac et laissé, en retour, une très belle crèche. Ils l'avaient confectionnée eux-mêmes, avec du bois, une vitre et du papier rouge placé dans le fond. Quand j'étais chez nous, je me rappelle avoir vu cette crèche dans le grenier. Les Indiens, eux, étaient disparus depuis longtemps. Il restait encore les fondations de pierre de leurs cabanes ».

== = *Au fil des ans* == = == = == = == = == = == = == = == = == = *Automne 1997* == = == =

Cet émouvant récit me fut conté voilà plus de vingt ans et je me trouvais alors privilégié de pouvoir entendre ces choses sur un groupe dont plus personne ne semblait alors se soucier. Aussi, j'aurais aimé en savoir davantage sur la vie des Amérindiens, Mais c'était impossible pour ma grand-mère; sa famille n'en avait pas retenu davantage sur ces résidents, qui, même s'ils étaient du voisinage, représentaient pour eux des étrangers dont on avait peur et avec lesquels on entretenait le moins de relations possible. Ça m'avait un peu déçu.

C'est en examinant la nature des produits échangés que je fus plus à même de comprendre ce dont il était vraiment question. Dans mon esprit, il était quand même curieux de constater que les Indiens avaient besoin de tabac, eux qui l'ont fait découvrir aux Européens. J'ai même pensé que c'était moi qui avais fait l'inversion. Mais non, c'était bien du tabac que mon aïeule leur avait déposé puisqu'une jolie crèche avait été conservée par la famille pendant plus d'un demi-siècle.

Les Amérindiens étaient donc placés en situation de dépendance vis-à-vis les colons qui leur fournissaient leur tabac. En échange, les colons s'enrichissaient d'une oeuvre dont l'art paraît les avoir longtemps charmés. Cette interprétation fait en sorte que les Amérindiens sont marginalisés du groupe social, un peu à la manière des bohémiens qui ont traversé la région par la suite. C'est ce que révèle le récit de monsieur Maurice Laliberté de la même localité, en parlant des bohémiens qui sont passés dans le rang de la Quatrième:

« J'ai vu des bohémiens passer chez nous quand j'étais très jeune. Ils parlaient le français mais avaient un accent. Je ne sais pas trop d'où ils venaient, peut-être des Indiens ou des immigrants. En tout cas, ils n'étaient pas de notre monde. Ils vivaient de la charité. Je ne pense pas qu'ils étaient vraiment dangereux. On parlait d'eux aux enfants, pour leur faire peur, quand on voulait qu'ils rentrent le soir ».

Et puis d'autres campés aux Abénakis

Plus récemment, au cours de l'inventaire de 1994, j'ai recueilli plusieurs récits à Sainte-Claire, dans le secteur des Abénakis. Cette abondance s'explique sans doute par le temps que j'y ai consacré. C'est peut-être aussi parce que, de par la toponymie des lieux, l'endroit est tout désigné pour parler de la présence amérindienne dans Bellechasse.

Un jour que je rencontrais monsieur Richard Ruel, un cultivateur retraité de l'endroit, celui-ci me faisait part de l'ancienneté de sa ferme;

« Ma mère était native de Saint-Léon-de-Standon. Dans son jeune âge, une amie de la famille, une vieille dame du même endroit, lui avait raconté qu'elle était passée par les Abénakis dans sa prime jeunesse pour se rendre à Saint-Gervais, afin d'y faire sa communion solennelle. Dans ce temps-là, c'était encore très peu défriché, et peu habité. Il y avait déjà une maison, la nôtre, et aussi des huttes de Sauvages. »

=== *Au fil des ans* ===== *Automne 1997* ===

Ce récit décrivait vraisemblablement le début du peuplement de ce secteur de Sainte-Claire, quelques années avant la création de la paroisse en 1824. L'événement que relate monsieur Ruel serait donc contemporain à celui de ma grand-mère qui, somme toute, s'est déroulé à proximité. Pourtant, les images qui sont employées pour parler des Amérindiens des Abénakis, dans ce récit comme dans d'autres du même secteur, nous font croire que les premiers contacts ont été établis à une période beaucoup plus ancienne.

Ainsi, le récit nous parle de l'existence des huttes. Fabriquées de matières végétales, ces habitations confèrent un caractère hautement plus primitif à ses occupants que les cabanes qui, elles, révèlent davantage un signe de grande pauvreté. Aussi, la présence de huttes signifie que les Amérindiens étaient encore des nomades à cette époque. Ce n'était plus tout à fait le cas avec les cabanes où, à tout le moins, les Amérindiens avaient tenté de se sédentariser.

Je me rappelle très bien que ma grand-mère avait utilisé le terme d'indiens pour désigner les visiteurs. Ici, les pionniers des Abénakis ont plutôt eu affaire à des Sauvages. Le choix des termes n'est pas gratuit puisqu'il campe chaque personnage dans des rapports différents. L'Indien serait alors perçu comme un artiste dépendant des colons agriculteurs. Le Sauvage, lui, est plus primitif. Cette prétention m'apparaît renforcée par le témoignage d'un autre résident du secteur.

« Mon oncle avait hébergé un étranger pour la nuit. Au matin, cet étranger a dit à mon oncle qu'il était un Sauvage. Il lui a conseillé de ne jamais plus héberger de Sauvages. Il lui a dit: " Cette nuit, je me suis levé deux fois avec l'idée de vous mer ". Je ne sais pas pourquoi il avait eu cette idée mais, ce que je sais, c'est qu'on ne les appelle pas des Sauvages pour rien. »

Si les Amérindiens ont la réputation d'être des gens violents, ce n'est pas dans Bellechasse qu'ils l'ont gagnée. Il n'existe aucun événement qui pourrait l'appuyer, pas plus dans la tradition orale que dans les textes écrits. Possiblement que cette image qui leur est collée tire ses origines de ce qui nous a été enseigné au sujet des raids iroquois dans la vallée du Saint-Laurent.

À côté de cette conception du caractère primitif et belliqueux des Amérindiens, il s'en trouve une autre assez différente, presque contradictoire, qui décrit les Amérindiens comme étant des gens respectueux et d'une grande honnêteté. C'est ce qu'inspire le récit concernant l'ancien magasin général, que me livra son propriétaire d'alors, un Belge, Jean-Pierre Roszyk récemment émigré:

« Au début, le vieux magasin était un poste de traite pour les fourrures qu'apportaient les Amérindiens aux commerçants des lieux. Ceux-ci ont été des Français et des Anglais. Mais il y a eu aussi des Hollandais, avec lesquels les Amérindiens préféraient négocier parce qu'ils étaient plus honnêtes et ne cherchaient pas à les tromper. »

=== *Au fil des ans* ===== *Automne 1997* ===

Il est vrai que le magasin général paraît ancien. On devine, malgré les agrandissements et les retouches, une rusticité qui caractérise l'architecture du début du XIXe siècle. J'ai toujours pensé que le commerce des fourrures constituait un trait distinct des XVIIe et XVIIIe siècles. C'est peut-être possible. En avouant mes réserves au propriétaire, celui-ci m'affirma qu'il tenait ces informations des résidents des alentours venus les lui témoigner.

Une telle croyance peut être portée par le fait que Sainte-Claire, ancien territoire de la seigneurie de Joliet, fut concédée en 1697. Aussi, semble-t-il qu'il s'y trouvait, vers 1675, la mission Saint-François desservant les nations Abénaquis et Etchemin, lorsqu'elles se rencontraient à l'embouchure de la rivière Abénaquis. Comme on dit, l'anecdote du poste de traite n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd et, sans vouloir prêter des intentions à qui que ce soit, c'est une manière assez habile de souhaiter la bienvenue à un Européen débarquant en terre d'Amérique.

Une autre légende tout aussi intéressante vient enrichir la tradition orale du secteur. Il s'agit cette fois de l'existence d'un cimetière amérindien à un endroit qu'il est toutefois impossible de préciser. C'est une croyance qui est partagée par bon nombre des résidents du coin, sans pour autant être interprétée de la même manière par tous. Pour plusieurs, l'existence de sépultures, comme les huttes, prouve que les Amérindiens sont disparus à jamais. On en parle comme d'un fait folklorique. Pour d'autres, toutefois, la présence de sépultures apparaît comme une menace. C'est, du moins, ce que je crois percevoir dans le ton du récit de monsieur Émilien Leclerc, l'ancien propriétaire du magasin général:

« Un jour, un étranger s'est arrêté pour faire le plein d'essence. C'était un homme dans la force de l'âge. Il attendait en regardant l'horizon. Il avait l'air de chercher quelque chose. Je lui ai demandé ce qui paraissait tant l'intéresser. Il m'a répondu qu'il était un descendant des Indiens qui venaient ici autrefois. Il a dit: Je pense à toutes ces terres qui, dans le temps, appartenaient à mes ancêtres.»

Oka: 7 ans plus tard

Bien sûr, les événements d'Oka ont définitivement ravivé le débat sur les droits ancestraux des Amérindiens. Depuis ce temps, toutes les régions du pays se sentent concernées par ces litiges vieux de trois siècles. Le débat, lui, s'est déplacé sur les plans juridique et politique et chaque partie est retournée fouiller dans ses archives et scruter à la loupe les vieux papiers. Et si les rapports entre les Amérindiens et les autres Canadiens trouvaient leur dénouement dans les traditions orales?

On pourrait croire que, depuis la relance des négociations territoriales, les collectivités non autochtones soient devenues plus nerveuses et moins bavardes sur de quelconques indices de la présence amérindienne dans leur secteur. Et bien non, du moins, pas dans les endroits que je continue à fréquenter. Au début de cet automne, je recueillais un autre beau récit, cette

= = = *Au fil des ans* = *Automne 1997* = = =

fois de madame Noëlla St-Hilaire Guay à Saint-Léon-de-Standon:

« Les vieux racontaient qu'il y avait des Indiens à Saint-Léon-de-Standon. Ils vivaient sur le bord de la rivière, à peu près vis-à-vis de l'entrée au nord du village. Les colons et les missionnaires qui montaient de Saint-Malachie pour venir défricher, faisaient un grand détour sur la côte, dans un sentier qui pourrait correspondre aujourd'hui à la Côte des chiens. Ils savaient que les Indiens vivaient en bas et ils avaient peur de les rencontrer dans le bois. Les Indiens étaient installés sur des basses terres. Ils avaient une belle place, à l'abri du vent à cause de la montagne. On dit que c'est la place la plus chaude de la paroisse. Ils étaient bien là, à la chaleur et ils pouvaient pêcher du poisson pour manger ».

Loin de vouloir nier la présence amérindienne, ce récit nous reporte au temps où les pionniers, avançant dans leur marche de peuplement d'un territoire, rencontrent des Amérindiens déjà installés. Ils inspirent déjà la méfiance mais on le reconnaît aussi, la description que fait madame Guay de l'établissement amérindien semble quasi paradisiaque.

Ils sont là, au soleil, à se faire dorer, dans un endroit privilégié. Ils n'ont qu'à tendre la perche à la rivière pour tirer leur nourriture quotidienne. Toutefois, les Amérindiens auraient abandonné la pratique de la chasse, l'une des activités traditionnelles qui constituait pourtant leur présence dans la région.

Peut-on en conclure que ce récit rompt avec l'image de l'Amérindien vivant en harmonie avec la nature? Je ne crois pas que l'intention soit là. D'ailleurs, ils paraissent tellement bien intégrés qu'on est en droit de se demander pourquoi ils ont quitté les lieux. Le récit de madame Guay nous transporterait-il alors dans de nouveaux rapports avec les Amérindiens? S'agira-t-il d'une réflexion toute personnelle, quoique fortement imprégnée des préoccupations du milieu, dans la recherche d'un nouvel équilibre et d'un partage du territoire et des ressources naturelles entre deux nations en état de guerre? Possiblement. Connaissant les talents de madame St-Hilaire Guay, celle-ci serait bien capable de nous aider à cheminer vers l'avenir.

Les récits de tradition que j'ai recueillis présentent une image plutôt négative de l'Amérindien. Ils nous enseignent à faire preuve de charité chrétienne envers l'Indien pauvre et dépendant ou à fermer la porte aux Sauvages qui pourraient venir troubler la tranquillité des lieux. Ils ne nous renseignent jamais sur le rôle historique et combien positif qu'ils ont joué dans cette grande aventure qu'a constitué notre enracinement.

C'est d'ailleurs un aspect qui n'a pas échappé à la clairvoyance de madame St-Hilaire Guay qui, bien consciente de cette lacune, au lendemain de ma visite, rédigeait ce joli conte que vous avez l'occasion de lire dans ce numéro. Je conclus en vous invitant à poursuivre avec elle la réflexion.

=== *Au fil des ans* ===== *Automne 1997* ===

CONTE... par madame Noëlla St-Hilaire-Guay

LES INDIENS

Qui n'a pas parmi ses souvenirs quelques anecdotes ou légendes concernant les Indiens, premiers occupants de notre vaste pays? Même si quelques siècles se sont écoulés depuis l'arrivée de Jacques Cartier sur notre continent, on peut encore y puiser de bonnes histoires. Parait-il qu'un jour, un nouvel arrivé au pays, prénommé Nicolas, et qui adorait l'agriculture, avait choisi un endroit fort joli pour y faire son chez-soi.

Près du fleuve, avec forêt dense et sol prometteur à la culture, il fit les démarches nécessaires et acquit le terrain convoité. Il se mit tout de suite à l'oeuvre, se bâtit une habitation et les arbres tombaient sous sa hache afin de pouvoir semer le sarrasin et aussi d'autres grains essentiels pour se nourrir. Quelqu'un lui dit: « Qu'est-ce que t'as pensé de venir t'établir ici, il y a un campement d'indiens à moins de deux milles? » « Ça ne me dérange pas: j'y suis, j'y reste ».

Mais cette observation lui revenait souvent à la mémoire. Il se disait: « C'est vrai que je suis bien intentionné à leur égard mais eux ne le savent pas ». Cependant, il était confiant et sa jeune épouse aussi. Bien sûr que parfois il fallait se coudoyer et, comme leurs habitudes de vie et leurs coutumes n'étaient pas les mêmes, au début, ils avaient de la difficulté à se comprendre, surtout que leur langue était différente. Mais le nouveau colon apprenait vite. Les Indiens en étaient surpris. Comme ils avaient l'occasion de faire de petits marchés ou échanges ensemble, Nicolas s'arrangeait toujours pour que les Indiens soient très satisfaits même si parfois il n'était guère gagnant. Petit à petit, il gagnait leur confiance et il était devenu un ami pour eux.

Cependant, il y en avait un parmi eux qui était très âgé. Il était souvent seul et sa santé semblait chancelante. Après deux mariages, il était toujours veuf. Nicolas allait le voir de temps en temps. Il paraissait aigri de ce que la vie lui apportait comme épreuve et par le fait même, il éloignait les siens qui le visitaient de moins en moins. Quand Nicolas allait le voir, il lui apportait quelques galettes ou un peu de farine blanche, de l'onguent pour ses plaies et parfois un petit peigne ou un petit miroir. Nicolas était toujours bien reçu et son entourage ne semblait pas s'en offusquer. Nicolas s'apercevait que Loup Blanc, le vieil indien, perdait des forces. Cependant, il apprit que le soir, il y avait toujours quelqu'un qui allait passer la nuit avec lui. Cela le rassura.

Un jour, il arriva et trouva que Loup Blanc, le vieil indien, avait encore faibli et grelottait. Alors il revint chez lui et lui apporta une grosse couverture de laine, faite de la laine de ses moutons, plutôt écrue que blanche. Loup Blanc la trouvait très belle. Nicolas lui dit: « Je vais vous envelopper comme il faut, vous allez être plus au chaud ».

Loup Blanc lui dit: « Reviens demain, j'ai affaire à toi ». Nicolas revint tel que promis. Loup Blanc lui dit: « Tu sais, je vais mourir bientôt. Les miens ne le croient pas mais moi je le sais. Si tu veux, on va prier ensemble ». C'est ce qu'ils firent. Les prêtres étaient trop éloignés pour qu'il soit question d'en faire venir.

Ensuite, le vieil Indien dit à Nicolas: « Le peu de biens que j'avais est tout donné aux miens. J'espère qu'ils vont s'occuper de moi après ma mort. Mais il y a une chose que je ne leur

ai jamais dite ni donnée: c'est une pierre de la grosseur d'une poire que j'ai trouvée un jour, bien loin d'ici, le long d'un cours d'eau, à l'occasion d'un voyage. Je ne me rappelle pas du nom de l'endroit. On m'a offert de l'argent pour cette pierre, mais je n'ai pas voulu la vendre parce que quelqu'un m'avait dit qu'elle valait beaucoup plus. Les années ont passé et je l'ai encore. Je ne l'ai pas donnée à mes enfants car ils l'auraient vendue et auraient gaspillé l'argent en achetant de l'eau-de-vie. Je vais te dire où elle est, j'ai confiance en toi. Ce sera pour payer tout ce que tu as fait pour moi ces dernières années jour après jour. Quand je serai mort, va au pied du hêtre vis-à-vis du rocher, on le voit d'ici. Creuse un peu dans la terre du côté nord, tu vas la trouver: elle est censée être là ». Il ne put en dire davantage, il était trop faible. Nicolas le fit manger un peu et partit pour revenir chez lui. En chemin, il rencontra un des siens qui s'en allait rester avec lui. Le lendemain, Loup Blanc avait rejoint le paradis de son Grand Manitou.

Nicolas laissa s'écouler quelques jours. Puis, il se hasarda à aller creuser pour trouver la pierre en question. Mais des Indiens l'aperçurent et voulurent savoir ce qu'il faisait là. Esprit vif et pratique, il leur répondit en bafouillant un peu: « Ah! c'est que... pendant que votre grand-père était malade, il m'avait envoyé chercher des racines sur ce coin de terre pour lui faire des remèdes et j'y ai perdu ma montre de poche... Elle était là et en me penchant pour ramasser les racines, elle a dû tomber dans la terre remuée. Je suis venu pour la retrouver ». C'était un mensonge joli et qui ne faisait de mal à personne. Les Indiens se regardèrent mais ne lui firent pas de mauvais parti. Nicolas comprit qu'il valait mieux quitter les lieux. Adieu la pierre précieuse! La récompense de Nicolas s'envolait à tout jamais.

Mais Nicolas ne s'avoua pas vaincu, même si un bon matin, il découvrit la couverture de laine bien pliée sur le perron de sa maison. Cela devrait vouloir dire: « Toi chez vous, nous chez nous ». Il tenta bien quelques fois d'y retourner, mais inmanquablement, il y avait toujours des Indiens à cet endroit qui cherchaient, qui grattaient le terrain. C'était sans doute pour trouver la montre (pure invention de sa part). Et cela retardait ses propres recherches. Et avec tout ce travail, Nicolas craignait qu'ils trouvent eux-mêmes la pierre précieuse. Ah! il aurait pu leur dire qu'il avait retrouvé sa montre, mais ç'aurait été un autre mensonge et pour lui, un mensonge suffisait. Et s'ils lui avaient demandé pour voir la montre, il aurait fallu un autre mensonge? Non, non, pas ça!

Ce ne fut que l'année suivante, à l'occasion d'une fête, alors que les Indiens étaient tous réunis ailleurs pour la chasse d'automne, que Nicolas put se permettre de retourner au pied du hêtre. Et enfin, il la trouva la fameuse pierre tant imaginée, enveloppée dans une sorte de peau. Vous comprenez qu'il ne flâna pas sur les lieux. Il couvrit un peu l'empreinte de ses pas et les traces de son travail avec des feuilles mortes et fila chez lui. En effet, c'était une pierre étrange. Pour ne pas éveiller de soupçons, il ne la vendit que plus tard à des connaisseurs et après de bonnes évaluations. Comme il était très consciencieux, il se disait: « Cet argent appartient aux descendants de Loup Blanc ». Alors, il se garda une petite récompense, mais chaque fois qu'un Indien venait chez lui ou qu'il allait chez eux, il leur donnait quelque chose qui leur faisait plaisir, soit des vêtements, soit des outils, des friandises, selon leurs besoins. Ils sont toujours demeurés bons voisins, s'entraidant et faisant du commerce entre eux. Nicolas ne dévoila le secret de sa pierre à personne, sauf à l'arrière-petit-fils de Loup Blanc le jour où celui-ci devint le chef du nouveau village. Et la paix a toujours régné, préparant la place aux générations à venir qui un jour, peupleraient la jeune ville. Les bons coeurs se retrouvent partout et la bonté attire la bonté. C'est une semence qui porte fruit. Cette histoire en témoigne.

SON CHIEN LUI SAUVE LA VIE

Par Roger Patry

C'était avant la réglementation. La chasse était plus ou moins permissive, il n'était pas rare de voir les chasseurs prendre plus que leur dû. Des ours avaient été aperçus à la lisière d'un boisé de Saint-Gervais. C'était inhabituel. Les fermiers craignaient pour leurs animaux encore en pacage. La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre. Paul Carrier, citoyen de Saint-Charles, était chasseur dans l'âme. Accompagné d'un copain et de son chien Ti-loup, ils étaient partis, armes en bandoulière, vers le boisé, vérifier la véracité de cette information.

Effectivement, un ours était passé. Ti-loup, le nez dans les feuilles mortes, suivit sa trace jusque dans une cédrière, débusquant l'animal qui se leva debout. Paul, ayant vu le manège de son chien, avait épaulé son arme. Le fourre était dans l'ombre. Il visa quand même la bête. La balle, malheureusement, bifurqua sur une branche. L'ours, atteint légèrement, se sauva dans les cèdres. Quelques gouttes de sang teintaient la mince couche de neige au sol. Les chasseurs suivirent quelque temps la piste. Craignant une attaque de la bête blessée, ils rebroussèrent chemin. L'animal était dangereux pour eux et pour les fermiers des environs; pas de risque à prendre, il fallait du renfort.

Ils retournèrent à la maison chercher de l'aide. C'était l'heure du dîner, une bouchée en vitesse et les voilà repartis sur la piste de l'animal. Ils étaient trois maintenant. Paul, son frère et leur copain, sans oublier Ti-loup. Paul, accompagné de son fidèle compagnon, s'installa à l'affût à l'entrée du boisé, à découvert, à trois cents pieds de l'entrée du sentier. Ses copains, quant à eux, étaient partis faire une battue.

Trente minutes ne s'étaient pas écoulées quand Paul vit apparaître l'ours, il n'était pas seul; trois oursons de six mois l'accompagnaient. C'était une femelle. La bête l'avait aperçu et était partie à la course en sa direction, suivie de ses petits. Paul, visiblement surpris, épaula son arme et visa la bête qui s'écroula dans un rugissement qui en disait long, les oursons, affolés, voyant ce qui s'était passé, sans attendre, chargèrent le chasseur qui avait toujours l'arme à l'épaule. Il visa le premier ourson qui avançait au pas de course, l'atteignant mortellement. Le deuxième, gueule béante, était déjà sur lui, si proche, qu'il n'avait pas eu le temps de recharger. C'était devenu dramatique. Voyant ce qui se passait, Ti-Loup partit à sa rencontre, jappant à coeur fendre, s'interposant devant la bête en furie. L'ourson, surpris devant la réaction du chien, craignant sans doute une autre menace, arrêta sa course. Paul était dans tous ses états, impossible de mirer la bête, elle était trop proche. Carabine à la hanche, il visa quand même, atteignant l'animal qui s'écroula à ses pieds. Dix pieds les séparaient. Le troisième ourson, voyant ce qui se passait, grimpa dans un arbre voisin. Tremblant de tous ses membres, blanc comme neige, le chasseur visa l'animal et appuya sur la détente. Son arme était vide.

Les autres chasseurs en attendant cette rafale, étaient accourus voir ce qui se passait. À leur grande surprise, ils virent les trois bêtes baignant dans leur sang. Paul, petit à petit, reprenait des couleurs. Profitant de cette diversion, l'ourson orphelin était descendu de l'arbre et avait pris la poudre d'escampette. Paul se souvient de ces instants et raconte son exploit avec un trémolo dans la voix. Quelques photos rappellent ces instants hors de l'ordinaire. Paul était devenu presque un héros chez lui. Ti-Loup savourait cet instant en acceptant les flatteries de son maître.

=== Au fil des ans ===== Automne 1997 ===

COUP D'OEIL SUR LES REVUES

Dans Mémoires de la Société généalogique canadienne-française, volume 47, no 4, hiver 1996.

Nos ancêtres venus du Berry, par Michel Langlois, pp. 273 à 284.

La recherche en France de l'origine des familles québécoises, par Hubert Charbonneau, pp. 301 à 311

Volume 448, no 1, printemps 1997.

La Grosse-isle... et les Gagné, par Aimé Gagné, pp.13 à 27.

« Croissez et multipliez-vous »: les écarts familiaux au Québec ancien, par Hubert Charbonneau, pp. 49 à 59.

Dans L'Ancêtre, bulletin de la Société de généalogie de Québec. Volume 23, no 4 décembre 1996.

La famille Haussmann de Rivière-Ouelle, par Paul-Henri Hudon, pp. 123 à 131.

Une famille Roy et sa contribution à l'église anglicane (de Lévis), par Andrew R.M. Roy et Guy W.-Richard, pp. 165 à 172,

Les familles Fraser de Rivière-du-Loup... ou le problème des mariages mixtes, par Paul-Henri Hudon, pp. 177 à 182.

Dans Le Javelier, revue de la Société historique de la Côte-du-Sud. Volume XIII, no 1, mars 1997.

Fortunat Bélanger, cultivateur-prospecteur (par lui-même), pp. 9 à 14.

Volume XIII, no 11, juin 1997: numéro spécial: Le collège de Sainte-Anne, 170 ans d'histoire.

Dans L'Estuaire généalogique, bulletin de la Société généalogique de l'Est du Québec, no 61, janvier-février-mars 1997,

Le cas de Romain Moreau et Judith Hudon, par Paul-Henri Hudon, pp. 4 et 5,

Notes sur des unions entre indiens et français, région de Ristigouche, par Marcel R. Gamier et Paul-Henri Hudon, pp. 5 à 7.

Dans L'Entraide généalogique, bulletin de la Société de généalogie des Cantons de l'Est inc., volume 20, no 1, janvier-février-mars 1997.

Comment peut-on retracer ses ancêtres? Quelques manuels, par Robert Prévost, pp. 14 et 15.

Dans Echos généalogiques, bulletin de la Société de généalogie des Laurentides, volume 13, no 1, printemps 1997.

Le régime seigneurial et les seigneuries, par Chanoine Paul Labelle, pp. 866 à 867 (première partie).



Et oui. Sam, *Au fil des ans*, des heures et des heures de lecture passionnante. Mais si le père Noël était moins distrait, il n'aurait pas oublié de renouveler ton abonnement. Ce serait beaucoup plus pratique. Évitez de décevoir un être cher ou d'être vous-même déçu. Renouvelez votre adhésion dès maintenant, et si ce n'est pas déjà fait, joignez, en cette période des fêtes, les membres de la plus grande famille de Bellechasse. La Société historique de Bellechasse, bientôt 400 membres.

Attention, toute ressemblance entre le père Noël et le seigneur de Vincennes (ou son figurant, p. 102) ne peut être que le résultat d'une longue évolution génétique ou le fruit de l'imagination du vénérable vieillard.

Individuel	15 \$	Familial	20 \$
Corporation	35 \$	Bienfaiteur	50 \$ et plus

Société historique de Bellechasse, C.P. 96, Saint-Lazare-de-Bellechasse (Québec), GOR 3J0.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE

Jean-François Caron, président	642-2503
Yves Turgeon, vice-président	885-9183
André Beaudoin, secrétaire	642-5343
Roger Patry, trésorier	837-0899
Monique Breteau	837-1901
Femand Breton	833-7660
Jacqueline Duquet	887-7029
Léopold Duquette	887-3004
Marc-Guy Létoumeau	833-8805

MEMBRES D'HONNEUR

0001- Arthur Labrie	0003- Rosaire St-Pierre
0006- André Beaudoin	0008- Claude Lachance
0016- Femand Breton	0019- R.P. Benoît Lacroix
0038- Claudette P. Breton	

BIENFAITEURS

0116- Promutuel Bellechasse, Saint-Gervais
0125- Promutuel Dorchester, Sainte-Claire
0276- Meuble Idéal, Saint-Charles-de-Bellechasse
0293- Régent Tanguay - LeGardeur
0313- Père Marcel Dion - Saint-Vallier
MRC de Bellechasse
Le Réseau des caisses populaires Desjardins de la MRC de Bellechasse.

TERRITOIRE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE BELLECHASSE

Armagh	Sainte-Claire	Saint-Michel
Beaumont	Saint-Damien	Saint-Nazaire
Buckland	Saint-Gervais	Saint-Nérée
Honfleur	Saint-Lazare	Saint-Philémon
La Durantaye	Saint-Léon de Standon	Saint-Raphael
Saint-Anselme	Saint-Magloire	Sainte-Sabine
Saint-Camille	Saint-Malachie	Saint-Vallier
Saint-Charles-de-Bellechasse		

Les textes publiés dans ce bulletin sont la responsabilité de leur auteur. Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte. La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. *Au fil des ans* est publié quatre fois l'an.

La Société historique de Bellechasse est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Dépôt légal: ► Bibliothèque nationale du Québec
► Bibliothèque nationale du Canada

Société canadienne des postes.